La perpétuation de la violence après 1918

Présentation

1918 en het voortdurende geweld. Inleiding

Maarten Van Alstein

Traducteur : Ludovic Pierard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/7782>

DOI : 10.4000/temoigner.7782

ISSN : 2506-6390

Cet article est une traduction de :

1918 en het voortdurende geweld - URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/7772> [nl]

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 42-49

ISBN : 978-2-930953-076

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Maarten Van Alstein, « La perpétuation de la violence après 1918 », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 127 | 2018, mis en ligne le 10 février 2022, consulté le 14 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/7782> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.7782>

LA PERPÉTUATION DE LA VIOLENCE APRÈS 1918

Il y a cent ans, la Première Guerre mondiale prend fin en novembre 1918. Après quatre années de carnage, la paix revient en Europe. Du moins, c'est alors l'impression des vainqueurs et, aujourd'hui également, celle des commémorateurs qui fêtent son centenaire. La réalité historique s'avère plus complexe. Jusqu'en 1923 au moins, la violence perdure sous forme de révolutions et de contre-révolutions, de guerres et de guerres civiles. Les esprits restent également sous l'emprise de la violence tant dans les milieux de gauche que de droite.

Le dossier « La perpétuation de la violence après 1918 » se propose de cerner les contours de cette Europe si fortement marquée par la Grande Guerre, en évoquant la culture de la violence instaurée par celle-ci et qui, finalement, dégénéra dans la déflagration totale de la Seconde Guerre mondiale.

Où sommes-nous ? Qu'est-ce que cela ? Où le rêve nous a-t-il déportés ? Crépuscule, pluie et boue, rouge incandescent du ciel sombre, incessants grondements de tonnerre lourd, air humide rempli, lacéré par les clameurs cinglantes, les hurlements furieux d'un chien de l'enfer en pleine course, dont la trajectoire s'achève en éclats, gerbes, détonations, embrasements ; gémissements et cris, zinc tonitruant prêt à exploser, et cadence du tambour accélérant la marche, dare-dare... [...] C'est le plat pays, c'est la guerre. [...] Ils doivent passer par là, ces trois mille gamins fébriles ; en renfort, ils doivent charger à la baïonnette, prendre par un assaut décisif les tranchées creusées devant et derrière les coteaux, ainsi que les villages en feu. [...] Voici notre compagnon, voici Hans Castorp ! Nous l'avons reconnu de loin, à cette barbe courte qu'il arborait à la mauvaise table russe. Il a le visage en feu et trempé, comme tout le monde. Il court, les pieds alourdis de terre, fusil au poing, bras tendu. [...] Et ainsi, dans la mêlée, la pluie et le soir qui tombe, il se dérobe à notre vue. [...] Adieu, que tu vives ou que tu y restes ! Tu n'as guère de chances d'en réchapper : tu t'es embarqué dans une funeste danse qui durera encore quelques bonnes années de perdition, et nous ne donnons pas cher de ta peau (Mann, 2016, location Kindle, p. 15 416 sq).

Ainsi disparaît Hans Castorp, le jeune héros du roman *La Montagne magique* de Thomas Mann, du champ de vision de l'auteur et du lecteur. Il est un de ces nombreux jeunes hommes qui se sont précipités dans la guerre 14-18, pétris des rêves les plus fous sur le bain d'acier qui purifierait le monde de la décadence de la vie moderne. On ignore si Hans Castorp reviendra du front et survivra au massacre. Son destin reste voilé par le brouillard sombre et les fumées des tranchées.

Dans le contexte du centenaire de la Première Guerre mondiale, il est intéressant de se rappeler cette scène

finale. Elle est chargée de significations complexes pour les organisateurs des commémorations, plutôt enclins à placer la Première Guerre mondiale sous le signe de l'aberration et l'absurdité d'un conflit qui précipita brusquement dans l'abîme une Europe stable et en paix. « Nous nous souvenons des victimes », écrit Timothy Snyder dans *Terre noire* (2015, p. xiv, traduction LP) à propos de la Shoah, « mais nous avons tendance à confondre commémoration et compréhension. » Si on applique cette thèse aux commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale, la scène finale de *La Montagne magique* renferme quelques idées intéressantes.

Commémoration et compréhension historique

Tout d'abord, on ne peut comprendre le départ d'autant de jeunes hommes pour les fronts de 14-18 qu'en gardant à l'esprit le monde d'où ils venaient. Très souvent, dans les projets de commémoration et les expositions de notre époque, on se réfère à une Europe telle qu'elle avait été esquissée par Stefan Zweig au début de ses mémoires, *Le Monde d'hier* (1943). Il y décrit l'Europe d'avant-guerre comme un âge d'or de sécurité et de stabilité. Dans sa contribution à ce dossier, Olivier Boehme observe que cette image est trop nostalgique. D'un point de vue historique, l'Europe d'avant-guerre telle que mise en scène avec brio par Thomas Mann dans *La Montagne magique* est plus fidèle. Il décrit un continent à l'apogée de son savoir, mais en même temps bourré d'oppositions explosives : culture de haut niveau et malaise inquiétant, ennui et tensions profondes, possibilités inédites et sentiments de déclin et de décadence, aspiration à la paix et désir de nettoyage par la guerre. Un monde où les principes supérieurs de progrès et des Lumières ont été proclamés, mais où une période sombre de feu et de sang a aussi été annoncée, comme l'explique Ludo Abicht dans son essai

sur Leo Naphta, le prophète énigmatique de la violence qui tente de guider Hans Castorp dans le dédale de la pensée violente qui saisira l'Europe après 1918. Rappelons-nous, par exemple, ses paroles inquiétantes : « Ni l'affranchissement ni l'épanouissement du moi ne sont le secret ni le mot d'ordre de notre temps. Ce dont il a besoin et ce qu'il réclame, ce qu'il va engendrer, c'est la terreur. » (Mann, 2016, location Kindle, p. 8558 sq)

Une deuxième signification que l'on peut extraire de la scène finale de *La Montagne magique* est la difficulté que nous éprouvons aujourd'hui – nous, citoyens pacifiques qui, après plusieurs décennies sans guerre – à nous transposer dans des cadres de pensée liant les termes « violence » et « rationnel » (Sloterdijk, 2007, p. 7-21)¹, pour comprendre comment nombre d'intellectuels et de soldats ont vécu la Grande Guerre. L'image du brouillard et de la brume dans lesquels disparaît Hans Castorp en dit long à cet égard : elle reste accrochée à nos commémorations de ce conflit et menace d'obstruer notre vision de la réalité historique. Nous tentons de comprendre la diversité complexe des expériences du front dans des narrations grossières et généralisantes. Dans certains pays, comme la Grande-Bretagne, les commémorations sont fortement teintées de patriotisme, les soldats tombés étant honorés comme des héros morts pour la liberté et la patrie sacrée. Mais la guerre est aussi régulièrement dépeinte sous des traits particulièrement larges dans d'autres récits commémoratifs. C'est également le cas en Flandre, où le souvenir de 14-18 a traditionnellement une portée très pacifiste. Les discours des politiciens, mais aussi de nombreux projets artistiques représentent la guerre comme

(1) Sloterdijk lui-même utilise les termes « violence » et « bonheur ».

une boucherie insensée et absurde, où tous les acteurs sont vus comme victimes d'une violence atroce. Cette vision pacifiste s'est retrouvée cette dernière année dans plus d'un projet artistique commémoratif, depuis des pièces de théâtre telles que *Front Polyphony* de Luc Perceval, jusqu'à l'*Hymn to Liberty* composé et interprété par Dirk Brossé, Jef Neve et Sioen à la demande des autorités flamandes. Cet accent mis sur la *victimisation* n'a rien d'étonnant. La victime occupe une position centrale dans notre imagination culturelle actuelle et dans notre conscience historique. Enzo Traverso résume ce phénomène avec une certaine perspicacité lorsqu'il écrit que, par le passé, les soldats étaient commémorés comme des héros, alors qu'aujourd'hui, un visage s'est imposé sur l'avant-scène du souvenir, qui était jusqu'alors resté discret et silencieux : la victime, dont le point de vue va dominer notre vision du passé. Notre histoire est devenue un récit de l'oppression de la guerre et de la violence, de l'esclavage, de 14-18, du goulag et de la Shoah (Traverso, 2003a, p. 57 ; 2015b, p. 3).

Soyons clairs, cette image est totalement justifiée. Les victimes sont des personnes clés pour comprendre l'effusion de sang inédite du XX^e siècle. En outre, l'image déplorable de l'horreur de la violence de masse n'est pas que légitime, elle est nécessaire. La banalité de la mort industrielle, le paysage apocalyptique des tranchées et du no man's land, la vue et l'odeur diabolique des cadavres en décomposition (« Tout est noir et sang », écrira un soldat italien à sa famille ; Traverso, 2010, p. 78, traduction LP), nous devons continuer à en parler, à le lire, à le représenter dans l'art. Mais le mieux est de prendre toute la prudence historique qui s'impose. L'histoire est une poly-

phonie récalcitrante et entêtée. Les récits commémoratifs qui esquissent la guerre en des termes généraux exagérés risquent d'en réduire notre compréhension historique. Pas seulement dans les cérémonies patriotiques et martiales. Si les récits commémoratifs pacifistes ne s'intéressent pas suffisamment à la complexité historique, ils risquent bien aussi de souffrir de ce même mal. Si nous ne dépeignons la guerre que comme insensée et absurde, les nuances des multiples expériences de ceux qui l'ont réellement vécue échappent à notre regard. Nous ne comprenons pas comment ils ont ressenti la violence ni les convictions avec lesquelles ils se sont battus ni comment ils ont pu *perpétrer* la violence de la guerre (et donc pas seulement la subir).

Enfin, la scène finale de *La Montagne magique* soulève une question qui introduit ce dossier : que signifierait pour Hans Castorp la fin de la guerre en 1918 s'il devait revenir de l'enfer des tranchées ? Dans quel monde retournerait-il ? Ces questions, et l'analyse ci-dessus, conduisent à penser que si, cent ans après l'armistice de novembre 1918, nous commémorons cet événement uniquement comme le retour de la paix après quatre longues années de guerre douloureuses, et peut-être même comme le début de la réconciliation et l'unification de l'Europe, nous risquons d'hypothéquer à nouveau notre compréhension historique. Du point de vue des alliés occidentaux (Grande-Bretagne, France et Belgique), le retour de la paix a évidemment du sens. Mais c'est la *perspective des vainqueurs*. Car pour d'autres pays et peuples d'Europe, la violence n'a pas pris fin en 1918. Pour beaucoup, elle s'est poursuivie, sous la forme de révolutions et de guerres civiles, certainement jusqu'en 1923, et

à vrai dire jusqu'en 1945 (si nous élargissons notre lecture des querelles intestines en Europe au XX^e siècle). Cette *perpétuation de la violence après 1918* constitue le sujet de ce dossier. Pour tracer les contours de notre approche, il est nécessaire de dresser d'abord et brièvement le portrait des différentes manifestations de la violence après 1918.

La perpétuation de la violence après 1918

Dans son livre *Les Vaincus*, Robert Gerwarth distingue trois formes de violence qui ont continué à toucher l'Europe dans les années qui suivirent l'armistice. *Tout d'abord*, une série de conflits ont opposé des armées nationales régulières au cours de la période immédiate « d'après-guerre », comme entre la Pologne et les Soviétiques, la Grèce et la Turquie, ou encore l'invasion de la Hongrie par la Roumanie. Ces conflits entre États ont éclaté en majeure partie dans la zone géographique où les anciens empires avaient volé en éclats à la suite de la Grande Guerre : ceux des Habsbourg, des Romanov, des Hohenzollern et des Ottomans. De nouveaux États-nations, souvent exaltés et agressifs, s'y sont

affrontés dans des tentatives fiévreuses d'agrandir leur territoire par la violence.

Ensuite, plusieurs guerres civiles sanglantes ont été déclenchées entre 1917 et 1923. Parmi les exemples connus, citons la Russie et la Finlande, mais le phénomène toucha également la Hongrie, l'Irlande et certaines régions d'Allemagne. Dans l'ancien empire des Romanov, la ligne de démarcation entre conflits réguliers entre États et guerres civiles n'était d'ailleurs pas toujours très claire. De la Baltique, où se battaient également des *Freikorps* allemands, jusqu'aux régions frontalières avec la Pologne et le Caucase, éclatèrent des luttes armées qui firent sombrer Rouges, Blancs et nouveaux États-nations dans un cycle de violence dévastateur et de grande ampleur.

Il n'était pas rare que les guerres civiles qui touchèrent le continent européen ces années-là soient le prolongement d'une *troisième* forme de violence politique : les révolutions sociales et nationales. À la suite de la guerre, des révolutions et des soulèvements violents éclatèrent dans de nombreux pays appartenant au camp des vaincus en 1918. La révolte des bolchéviques en Russie, de Bela Kun en Hongrie et des spartakistes en Allemagne est d'ordre social et avait pour objectif de renverser l'équilibre du pouvoir, ainsi que de redistribuer la terre et la prospérité. Dans d'autres pays, elle avait un caractère « national », des mouvements nationalistes ou des États nouvellement fondés, inspirés par les idées d'autodétermination, se battant pour tenter de se faire une place. Conséquence de ces turbulences, deux idéologies radicales et violentes se sont cristallisées au cours des années 1920 qui laisseront une empreinte sanglante sur le cours de

l'histoire dans les décennies suivantes : le bolchévisme en Russie et le fascisme en Italie et en Allemagne. L'espoir des alliés occidentaux que la Grande Guerre ne serait pas seulement celle qui mettrait un terme à toutes les guerres, mais qui rendrait également le monde sûr pour la démocratie libérale, s'est avéré n'être qu'une illusion douloureuse moins de cinq ans après la fin du conflit. La Première Guerre mondiale a tracé le chemin menant à une violence nouvelle et encore plus audacieuse : l'anéantissement total et le génocide. Enzo Traverso en conclut dans *À feu et à sang* que nous ferions mieux de ne pas considérer la première moitié violente de l'histoire européenne du XX^e siècle comme une série de guerres et de conflits indépendants, mais bien comme une seule guerre civile européenne globale, une sorte de deuxième guerre de Trente Ans.

Une contribution politico-culturelle basée sur l'histoire des idées

Selon Robert Gerwarth, nous ne pouvons comprendre les chemins de la violence empruntés par l'Europe (Russie et ancien Empire ottoman

inclus) dans les années 1920, 1930 et 1940 que si nous examinons comment la Première Guerre mondiale se termina pour les vaincus : dans la défaite, l'effondrement des empires et les troubles révolutionnaires. Cette thèse, qui constitue la base des recherches historiques récentes sur la perpétuation de la violence après 1918, est le point de départ de ce dossier. Dans ce cadre, cette approche ne consiste pas tellement à se pencher sur la violence réelle qui a touché l'Europe entre 1917 et 1923. Ce dossier opte davantage pour une approche politico-culturelle et basée sur l'histoire des idées. Il se concentre sur l'impact de la Première Guerre mondiale sur le développement d'une *culture européenne de la violence*. Aussi bien à gauche qu'à droite, chez les communistes que chez les nationalistes et les fascistes, la guerre a radicalisé la pensée idéologique. Des idées de révolution radicale, d'instauration d'ordres nouveaux et d'anéantissement total des ennemis politiques commencèrent à s'imposer dans une certaine exaltation, avant d'être mises en pratique de la manière la plus sanglante qui soit à différents moments et lieux en Europe. La pensée violente n'était plus un simple instrument, mais se vit conférer une portée existentielle fondamentale.

La première contribution à ce dossier est signée par Ludo Abicht, qui nous livre un essai sur un des personnages de roman les plus énigmatiques du XX^e siècle : Leo Naphta, dont nous avons déjà parlé. Créé par Thomas Mann, il est un des hommes que Hans Castorp lance dans le labyrinthe de la culture européenne de fin de siècle. Bien qu'il ne soit pas une figure historique, dresser le portrait de Naphta est idéal pour mieux comprendre cette culture. L'esprit du sulfureux défenseur judéo-jésuite de

la terreur a insinué, dans l'ambiance légère de la belle époque en Europe, des idées violentes qui s'épanouiront dans le sang de la violence totalitaire des années trente et quarante. Grâce à son regard visionnaire, Thomas Mann put, en 1924, sonder en profondeur la force destructrice de cette culture européenne violente et explosive.

Dans une autre contribution, Maarten Van Alstein étudie l'impact de l'expérience du front sur le développement d'une culture fasciste de la violence dans l'entre-deux-guerres. Il explique comment, dans le contexte d'une Allemagne vaincue et déchirée, les expériences de guerre des intellectuels et des simples soldats ont agi comme un catalyseur pour créer une culture où des idées de lutte permanente, d'anéantissement des ennemis politiques et existentiels, de renaissance nationale et de nouvelle moralité ont formé un cocktail détonant qui explosera dans le feu et le sang de la Seconde Guerre mondiale.

Une deuxième particularité de ce dossier est que nous ne nous intéressons pas uniquement aux développements en Allemagne (la tête de liste des vaincus), mais que nous nous penchons également sur la situation en Europe de l'Ouest, qui connut deux décennies de paix après la guerre. Nous étudierons en particulier le contexte flamand, où l'idée de la violence s'insinua dans les milieux communistes et nationalistes. Une de ses caractéristiques propres est que les *deux* milieux, qui étaient marqués en soi par des points de vue extrêmement différents, ont été inspirés par des idées flammingantes. Dans sa contribution, Olivier Boehme trace les contours de la pensée de la violence dans les cercles conservateurs et radicaux de droite en Flandre. Pour sa

part, Dieter Vandenbroucke explique comment l'idée de la violence, sous la forme d'une révolution radicale, a fait son chemin dans les cercles activistes et flammingants de gauche. Aussi bien Boehme que Vandenbroucke, qui ont gagné leurs galons ces dernières années, entre autres et respectivement, en tant qu'historien de la révolution de la droite en Flandre (Boehme, 2011) et de biographe du flamingant Victor Brunclair (Vandenbroucke, 2014), replacent les développements connus en Flandre dans une perspective internationale, en prenant d'un côté la tradition intellectuelle de personnalités telles que Oswald Spengler, Arthur Moeller van den Brucj et Ernst Jünger, et de l'autre le mouvement Clarté, qui s'est inspiré de Henri Barbusse. ■

Maarten Van Alstein
(Vlaams Vredesinstituut)

Traduit du néerlandais par Ludovic Pierard

BIBLIOGRAPHIE

- Olivier Boehme, *Revolutie van rechts en intellectuelen tijdens het interbellum. Ideeënhistorische bijdragen* [1999], Louvain, La Haye, 2011.
- Robert Gerwarth, *Les Vaincus. Violences et guerres civiles sur les décombres des empires, 1917-1923*, traduit de l'anglais par Aurélien Blanchard, Paris, Le Seuil, 2017.
- Thomas Mann, *La Montagne magique*, traduit de l'allemand, annoté et postfacé par Claire de Oliveira, Paris, Fayard, 2016.
- www.ebooksgratuits.com/pdf/mann_la_montagne_magique_2.pdf.
- Peter Sloterdijk, *Colère et Temps. Essai politico-psychologique*, Amsterdam, Libella Maren Sell, 2007.
- Timothy Snyder, *Black Earth. The Holocaust as History and Warning*, New York, Vintage, 2015.
- *Terre noire. L'Holocauste, et pourquoi il peut se répéter*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2016.
- Enzo Traverso, *De oorsprong van het Nazigeweld. Een Europese genealogie*, traduit de l'italien par Rob Pijpers, Laren, Verbum, 2010.
- *La violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique, 2002.
- ---, « Ballingen van het verleden », traduit de l'italien par Jan Tazelaar, *Nexus* 69, 2015, p. 51-64.
- ---, *Fire and Blood. The European Civil War 1914-1945*, traduit de l'italien par David Fernbach, Londen, Verso, 2015b.
- *À feu et à sang. De la guerre civile européenne 1914-1945*, Paris, Stock, 2007.
- Dieter Vandenbroucke, *Dansen op een vulkaan. Victor J. Brunclair, schrijver in een bewogen tijd*, Anvers, De Bezige Bij, 2014.